

Jean-Claude Thalier

NÉO



Nouvelles, chroniques et considérations
bérêts béarnais et talons aiguilles



Du même auteur :

Fractures (2009) sous le nom de Jean-Claude Vedrenne

Le réveillon d'octobre (2010)

Pour contacter l'auteur :
jeanclaude.thalier@sfr.fr

Jean-Claude Thalier

Néo

*Nouvelles, chroniques et considérations,
bérets béarnais et talons aiguilles*

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4062-4

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Jo	9
Les mots	21
Mort d'un festayre	31
L'essentiel	53
Philippiques	63
L'héroïne	89
Du branleur, de la branleuse.....	101
Souvenirs, souvenirs.....	111
The net hunter.....	123
Néo	137

A celles et ceux qui ont participé
(bien souvent involontairement)
à l'écriture de ces nouvelles

*C'est notre propre douleur,
au fond, qui nous protège
le mieux contre les pièges
et les tentations de la vie,
contre nos lâches ambitions de bonheur,
nos tristes et déraisonnables
envies de durer.
Durer, d'ailleurs, c'est seulement
la viande qui le veut,
l'âme il y a bien longtemps
qu'elle a décroché, qu'elle
a dévalé en pente douce,
sur la pointe des pieds,
le mince chemin de la vie,
qu'elle s'est perdue de trop
de souffrance et d'amertume,
de trop de clairvoyance, surtout.*

Hugues Pagan

J'ai des *rolling stones* dans le crâne. La respiration sifflante. Les paupières lourdes et la bouche sèche. Mon oreille bat la mesure d'un temps que je ne connais pas. Plus. Avec une rythmique à la Max Roach. Indéniable. Les cymbales polémiquent dans ma tête. Envie de gerber. Estomac douloureux. Pourtant je n'ai pas mal. C'est quoi la douleur ? Elle se niche où ? Dans la tête ? Dans le cœur ? Ou dans les couilles ? Sais pas. Mes tempes battent. *Boom. Boom. Boom.* John Lee Hooker. Je sens, je devine qu'il y a du blanc au delà de moi. Lumineux. Irréel. Immaculé. Un blanc de cornette de bonne sœur. Toujours impossible d'ouvrir les yeux.

Il règne une drôle d'odeur. Médicamenteuse. Une odeur d'hosto qui flotte. Évanescente. *Qui s'en va et qui revient.* Et puis une senteur de choux de Bruxelles. Une fragrance d'hospice. De vieux mal lavés. De pipi. Merde, dans quelle galère suis-je ? Sur un lit. D'accord. Mais encore ?

Je réussis à entrouvrir un œil. Première étape vers la conscience. Je me sens usé. Fini. Fini ? Moi ? Jamais. Au fond du trou, peut-être. Je ne sais pas. Un petit trou, alors. Pas trop gros, quoi. Une ornière de la vie. Comme « *d'hab...* ». *My way*.

J'ai dû en ramasser une sévère. Pourtant, je ne picole jamais tout seul. Pas de *Souvenirs*, *Souvenirs* de copains. De filles. De verres. Alors quoi ? Qui ? Quand ? Pourquoi ? Comment et où ? Les règles de base du journalisme. Pas possible, j'ai sauté un épisode de la saison 6 de *Doggy Bag*.¹ Me voilà en pleine complainte pataphysique. Je vous en donnerai, du *Petit Lauriston*. Je fais un bien mauvais satrape, cher Boris. Au fil de mes sensations mauvaises, J'égrène des repères, des noms. Pour conjurer, retarder l'imprononçable, celui que je ne veux surtout pas évoquer, formuler.

Deux lettres : Jo.

Tout est dit. Et je pleure. *Mon ourson, l'Ursula*. Encore mon Bison Ravi.² Je me raccroche à ce que je peux. Maintenant, je vais ouvrir grand les deux yeux. Prémonition. Le monde n'est plus vraiment le même sans elle. Où est Jo ? Il y a forcément une trace d'elle qui reste, qui subsiste. Pour que je continue à vivre. Ou à faire semblant. J'ai pris « perpète » le jour où j'ai rencontré Jo. QHS – Quartier de Haute Sensibilité – *ad vitam aeternam*.

Peu importe comment je l'ai connue. Il serait dommage d'alourdir l'histoire de mesquines

¹ Philippe Djian.

² Anagramme de Boris Vian.

considérations, de détails. Encore que. Pourquoi ne pas tout dire ? J'étais en prison. Voilà, vous savez tout. Pour des babioles. Des arnaques à la petite semaine. Pas méchantes. Pas délicates non plus, je le concède. Et le juge n'avait pas d'humour. Un euphémisme, me direz-vous.

Et, quand on est en taule, il n'y a que deux façons d'être en contact avec des femmes : se farcir le prêchi-prêcha des visiteuses de prison ou voguer sur la *toile* quand votre peine vous le permet. Le seul hic, avec internet, c'est que pour s'inscrire sur un club de rencontre, il faut raquer. Et ce n'est pas en « cantinant » qu'on peut s'offrir le luxe de rêver à des lendemains meilleurs. Sauf à être un gros bonnet. Et, eux, ils s'en foutent, vu qu'ils peuvent « tirer » leurs femmes, leurs putes ou leurs avocates – allez savoir dans quel ordre – au parloir, en graissant la patte des matons.

Donc, j'ai opté pour la classe économique : les visiteuses. C'est comme cela qu'elle est entrée – paradoxe pour un mec au ballon – dans ma vie. Jo. Un coup de cœur, comme on a un coup de sang. Incompréhensible, irrationnel. Je l'ai vue. J'ai su. Point barre.

Il faut que je vous dise son regard. Elle a une manière de vous caresser des yeux, de vous absoudre, de vous comprendre... On se sent meilleur. Un regard d'écoute et d'invite. Tout de suite on a envie de briller pour elle. Elle vous hisse vers le haut, de ses seuls yeux, vous extrait de la gangue, vous transporte par lévitation. Miracle – n'ayons pas peur des mots – vous devenez intelligent, flamboyant. Le parloir se transforme en salon du dernier chic.

Vous le croyez, ça ? C'est Jo.

Sa voix, un timbre mélodieux aux intonations du sud-ouest, vous apaise. Vous n'avez plus envie de crier, de jacasser. De faire le con. De parler pour ne rien dire. C'est Jo.

Elle vous écoute comme personne. Pour elle vous trouvez le mot, l'histoire qui l'amusera, l'anecdote qui la fera rire aux éclats. Et quand elle rit, Jo, c'est un vrai bonheur.

Elle est belle, Jo. *Sans doute trop belle pour moi.* Un peu de Brel pour ce coup de blues. Et alors ? Grâce à elle, je suis devenu un roi. Ce n'est pas rien, l'effet Jo.

Quand je suis sorti, elle était là. Et, pour la première fois, hors des murs sales, nous nous sommes touchés. Timidement. Avec une certaine gaucherie. Avec pudeur et appréhension. Nous nous sommes embrassés comme des minots. Une vraie carte postale de Peynet. Elle, dans son ensemble noir avec ses ballerines roses, vu qu'elle me dépasse de quelques malheureux centimètres, moi avec mon vieux jean délavé, mon blouson de daim passé de mode et mes santiags. Chez elle, nous avons fait l'amour avec retenue et fougue. C'était notre première fois. Elle passait la main tendrement dans mes cheveux argentés sans mot dire, tandis que je ne me lassais pas de caresser son visage, du dos de la main pour éviter que le cal de mes paumes n'abîme sa peau de soie.

Et Miles Davis jouait en sourdine.

Longtemps après, je me souviens que nous sommes allés dîner au *Flanker*, un petit resto tenu par un de mes vieux compères.

D'accord, ce n'était peut-être pas tout à fait comme cela. Mais, ça y ressemblait furieusement. Et, je vous emmerde, si vous voulez tout savoir.

Après quelques jours colorés de bordeaux grands crus – faut jamais lésiner quand on aime – de câlins, de découvertes réciproques – elle est *ch'ti* et moi aussi – un peu – de confidences susurrées, de promesses de jours enchanteurs et d'amours éternelles, il a bien fallu revenir sur mars et descendre de notre lune de miel. En clair, assurer l'intendance sans laquelle les plus grandes passions n'ont pas d'avenir.

Et trouver un job quand on sort de « zonzon » c'est pas gagné d'avance, je vous le dis.

Par le passé, avant de me dévoyer à cause d'un mariage calamiteux suivi d'un divorce qui ne l'était pas moins et m'avait coûté la peau des fesses, j'avais exercé la profession de journaliste. Et je connaissais encore un peu de monde dans la presse régionale. Tout grand reporter que j'ai été, je savais pertinemment ne pas pouvoir retrouver un emploi de rédacteur salarié. Mais de pigiste, cela restait jouable. Le quotidien local ne faisait pas mieux que les autres dans le social : tout ce qui est corvéable est bon à prendre. Et à jeter quand nécessité fait loi.

Je m'achetais donc une conduite au grand ravissement de Jo. L'un dans l'autre, avec sa paye de fonctionnaire de collectivité territoriale et mes piges nous aurions pu nous en sortir. Mais c'était Jo. Et pour elle je désirais tout. Décrocher la lune. Jouer du sax comme Sonny Rollins. Que des trucs pas possibles, je voulais pour elle. Elle me trouvait si

intelligent, cultivé, charmant – et j'en passe – que je me devais – croyais-je – d'évoluer à cette hauteur. En conséquence de passer la surmultipliée. *A la Johnny kid*. Fatale erreur.

Des choses me reviennent maintenant. Lentement. Je ne supporte pas ces murs blancs et brillants.

Violence. Des *hombres* noirs. *Black is black*. Des coups. La baston. Jo, où es-tu ? Jo, *Je t'aime, je t'aime, petite fille en pleurs*. Petit taureau à la corne des mots.

Le journal ? Ah, oui, le journal. Ce pauvre con de rédac-chef m'a collé d'office aux faits divers. Facile : un ancien taulard. Évident, pour lui. Les flics, je connais. Le « milieu », un peu aussi. Pauvre naze. *Je suis joueur de jazz*. Mais pour Jo, j'ai fermé ma grande gueule. J'avais envie de lui dire à ce con : *Qu'est-ce quelle a ma gueule ?* Mais, bon, y'avait Jo.

Alors, à la demande des gens du troisième étage qui géraient les congés de la rédaction, trois jours par semaine, je couvrais les commissariats et le groupement de gendarmerie. *Cool*. Parfois, cerise sur le gâteau, au cas où les jeunes journalistes auraient eu des velléités d'indépendance frondeuse, on m'envoyait rendre compte – à la façon du *Figaro* des années trente (un sujet, un verbe, un compliment) – des meetings d'Yves-François Lignères, gloire politique du patelin. Député, ancien ministre, président du conseil général, président fondateur du Parti des citoyens démocrates et sociaux, véritable machine attrape-mouches. Bref, une solide carte de visite, une carrure.

Moi, je ne pensais qu'à Jo. Alors tout me convenait. Roule, carrosse.

Chez les condés, je me suis, rapidos, fait quelques potes en partageant avec eux mon réseau de « correspondants ». Très vite, j'ai eu des tuyaux de première bourre qui ont assis ma réputation au canard. Avec quelques primes occultes à la clé. *Circulez, y'a rien à voir*. Des petits cadeaux pour Jo.

En sus, grâce à mes bonnes relations avec Yves-François et ses amis, j'ai pu dépanner pas mal de gens. Un petit service par ici, une petite enveloppe par là. La débrouille. *It's a good life*.

Je réussis à m'asseoir sur le lit. Je suis cassé. On dirait qu'un train de marchandises m'est passé sur le corps. Un brusque élanement dans le dos, une douleur fulgurante me coupe le souffle. Électrochoc sur ma mémoire : le sac de biftons. Où est passé le flouze, nom de dieu ? *Blue rondo à la turk*. Dave Brubeck. Et puis, l'image fugitive de Jo. Pliée en deux. C'est quoi ce bordel ?

Rapidement, je me suis retrouvé au cœur d'un maelström d'informations entre flics, voyous et politiques. Juteux. Gendarmes et voleurs. Enfance. *Douce France, de mon enfance*. Sauf que c'est un jeu délicat. *Je te tiens par la barbichette...* Où est l'erreur ?

Où est Jo ?

Je réussis à me mettre debout. Pas flambant, le mec. Les murs me font la tronche. Pas de doute, maintenant, je suis bien à l'hosto. Non, dans une clinique : je suis tout seul dans la chambrée. Bonne déduction. En slip. Je le crois pas. Pas de penderie. Pas de fringues. Rien pour courir après Jo. Ma Jo.

Où es-tu ?

Le fait d'être démunie de frusques me permet de constater l'ampleur des dégâts sur mon corps. Ecchymoses à tout va. Belles couleurs, bien lourdes, dans les bleus, violets et rouge-rosés. Pas de miroir pour voir ma tronche. Je ne regrette pas. *Yesterday* sera un autre jour.

J'ai pris une bonne dérouillée. Soit. Mais encore ? Jo, dis-moi.

Peu à peu, la bulle qui comprime mon cerveau se dissipe. L'image lancinante de Jo, couchée par terre se précise. Un peu. Les pixels font minima. Du ralenti, je commence à embrayer sur le mode normal. On va sûrement me poser des questions. Qui ? J'ai une petite idée. Vite devenue incontournable.

Quand il entre dans la pièce, deux heures plus tard, je sais que le moment de vérité a sonné. Le lieutenant Nick Starko entre en scène. Bling – Bling. Colifichets ostentatoires de parvenu.

J'ai froid d'un coup. Très froid. Ce soir – quelle heure peut-il bien être ? – Starko a le sourire condescendant. Je ne suis pas étonné : ça fait partie de son bagage marketing.

Starko, c'est Starko : un dingue égocentrique, manipulateur, charmeur, joueur de bonneteau. Starko toujours prêt à en découdre. Pour son propre bien, sa chapelle.

Et, pour moi, en prime, c'est aussi : Starko et Carla, mon ex-femme. Hé, oui !

Starko, *Le Malin*, m'a branché sur un coup. Tordu à souhait. Billard japonais ou chinois. A la Starko. Forcément pipé. Et maintenant, je suis là. J'en suis là.

Je suis las. Je le regarde droit dans les yeux. Enfin, j'essaye. Un peu de flou. Contre le crade filou.

Fondu enchaîné. *Sur l'écran noir de mes nuits blanches.* Il y avait un marché : les dealers pour lui, histoire de mettre des « crânes » à son tableau d'avancement pour intégrer le « 36 » et passer divisionnaire ultérieurement ; le fric pour moi. Pour Jo.

– « *Pauvre con* ».

Il me la joue minimaliste.

– « *Qu'est-ce qui a foiré ?* », je lui fais.

– « *Le foireux, de tous les foireux, c'est toi, connard* ».

– « *Le seul truc dont j'ai honte par rapport à toi, c'est Carla. Maintenant que tu sais de quoi je me contentais* ». Pas mécontent de lui balancer du Sacha Guitry dans la tronche. Ça soulage.

– « *On n'est pas dans une cour de récré pour intellos. A se vanter d'avoir la plus grosse* ».

Ce qui importe : savoir où est Jo. Je me tais.

– « *T'as rien dans la tronche, pauvre tâche. Quand on joue une partie, on ne va pas bavasser à l'apéro, dans tous les bistrots de la place, sur le fric qu'on va se faire. On se tient. Les indics, ça fonctionne dans les deux sens. Pigé, le pigiste ? Alors, quand tu t'es pointé au hangar, les Affranchis l'étaient* ».

– « *Et Jo, là dedans ?* » lui demandai-je d'une voix inquiète.

– « *Avec ses visites de prison, elle n'a pas mis longtemps à capter les rumeurs sur les ondes de radio cabane Elle a cru que tu replongeais et elle est venue me trouver. Toutes tes nanas finissent par venir à moi... Je les attire* ».

– « *Humour de Chaussettes à clous*³, je suppose ».

– « *Elle tenait à ta belle gueule, figure-toi. Elle voulait suivre l'opération. Une emmerdeuse de première* ».

– « *T'avais qu'à la mettre sur le banc de touche* ».

– « *Pour qu'elle me balance à la hiérarchie sur une opération plus qu'aléatoire ? T'es branque ou quoi, mec ?*.

Jo, je savais, ne lâchait rien. Jamais.

C'était, Jo.

Putain, merde, pourquoi je parle d'elle à l'imparfait ? Putain, pourquoi ?

– « *Raconte* ».

– « *Les méchants t'attendaient de pied ferme. Ils t'ont chopé sévère. Ta Jo était avec nous. Quand elle a entendu ce qui se passait, grâce au micro que tu portais, elle a voulu voler à ton secours. On a pu que lui coller à l'arrière-train. Ils ont tiré les premiers. On en a eu trois. Des sénégalais sans papiers. Dont ils n'auront pas besoin pour cause d'enterrement discret. Très discret même. Le Parquet fermera les yeux. Opération clandestine pour des clandestins* ».

– « *Et Jo, bordel ?* ».

– « *Elle s'est pris deux bastos dans le ventre. Hémorragie foudroyante. Rien pu faire. Et, vu qu'elle n'avait que toi au monde, tu vas la boucler, mon con. Sinon, c'est retour à la case départ pour un bon bout de temps. Tu sais ce qu'il te reste à faire, non ?* ».

³ « *La Java des chaussettes à clous* » : chanson de Boris Vian pour un jeune débutant nommé Jacques Higelin.

J'ai envie de le tuer. J'ai de bonnes raisons. Accumulées. Mais... *Avec le temps... Donner du temps au temps...*

Elle est inhumée sur un coteau dénommé les *Hauts-de-Hurlevents*, commune de Gan.

Et moi, je vais pleurer des larmes de whisky, tous les jours, sur sa tombe.

*Je vous ai apporté des... Jo.*⁴

⁴ Toute ressemblance entre les personnages et des personnes existantes ou ayant vécu serait, naturellement, fortuite. Bien évidemment...

Les mots

Les deux hommes n'avaient rien en commun.

Sur le plan physique.

Le premier était grand, mince et blond. Une prestance aryenne avec des manières affectées de prélat. De Dom. Les mains jointes par le bout des doigts, il parlait peu. Donnait l'impression de s'ennuyer mais rien ne lui échappait.

Son interlocuteur, brun et trapu, taillé pour la castagne, lui rendait quinze bons centimètres en allonge. Tout en parlant d'abondance, il observait avec acuité son vis à vis. Il cherchait à surprendre, à attirer l'attention pour mieux la détourner. Il récitait sa partition dans le registre du prolétaire qui a réussi par s'en sortir à la force du poignet, dissimulant une intelligence aussi instinctive que perçante.

Aucun des deux n'était dupe de l'autre. Mais il fallait jouer dans les règles.

– *Parlez-moi d'elle*, dit le blond.

– *Y'a beaucoup à dire*, dit le brun. *Vous êtes marié ?*

– ...

– C'est une banale histoire. Avec des paramètres qui viennent en compliquer le déroulement normal.

– ...

– Vous comprenez ? Une femme, une vie, c'est long. Des enfants. Vous en avez des enfants ? Ils vous ressemblent ?

– Les vôtres ?

– C'est déterminant, les enfants. Il y a avant et après. Ils arrivent et, du fait qu'ils naissent, ont déjà des droits. Un patronyme reconnu, c'est pas rien. Z'avez un nom à rallonge, vous. Déjà un héritage, non ?

– Remontez au début de l'histoire.

– Le début de la fin ?

– C'est vous qui fixez la date de départ. Je vous écoute.

– Écouter. Écouter. Il en restera sûrement quelque chose. A mettre quelque part dans une case, un dossier. Mais je suis un homme. Pas un numéro. Vous êtes numéro combien dans votre job, vous ? Hein ?

– Ne nous égarons pas. Vous avez besoin de parler. Faites.

– Que je vide mon sac, il n'y a que cela qui vous intéresse ? Après, basta, client suivant. Il va bien falloir que vous participiez à mon histoire. D'une manière ou d'une autre. Comment dire ? Que vous soyez impliqué. C'est le bon mot ?

– Ce n'est pas mon rôle.

Le brun, Jean-Jacques Baudroux pour l'état civil, ferma les yeux, se pinça l'arête du nez, prit une

profonde inspiration et se Cantonna, en Éric solitaire comme une mouette, dans un silence de catacombes.

Le blond attendait.

Poker. Double paire ou brelan ? Ou ?

– Si vous n’avez pas de questions à me poser, forcément, j’ai pas de réponses à donner. Il faut que vous me libériez de tout ça. C’est votre taf, non ?

Pascal de Saintoge ferma les yeux, prit une profonde inspiration et se réfugia dans un mutisme qu’il voulait mystique. Une feinte ponctuée par un soupir. Une invite.

– Si vous me parliez de vous d’abord.

– Tout dans ma vie peut se résumer – pour vous la faire courte – à une question de poids. Le poids de la misère dans mon enfance. Le poids des responsabilités en tant qu’aîné. Le poids des conventions. Le poids que portent les parvenus qui se trimballent toujours la galère de leur passé. Je suis gros parce que j’ai été pauvre. Mauvaise bouffe. Toujours le poids. Un fardeau de vie !

– Votre femme ?

– Un poids de plus. Un petit pois en prime. S’cuzez la formule.

– Elle vous a donné...

– Des enfants. Oui. Trois glandeurs. Elle n’a pas été capable de s’en occuper. Elle les a élevés devant la lucarne magique et nourris au Mc. Do. Une autre misère a succédé à l’ancienne : celle du dénuement d’esprit. De vrais enfants de la télé avec un QI d’huître.

– Vos gosses.

– Ouais. Je suis bien leur géniteur. Y'a pas de problème. Mais mes couilles les ont pas vaccinés à la connaissance. La seule forme de culture qu'ils connaissent se borne aux feuilletons télé version daube américaine, à la Star'Ac et à la messe du révérend père Foucault. Même pas Julien Lepers...

– Vous vous sentez supérieur ?

– J'sais pas. Mais différent. Sûrement.

– D'une autre essence ?

– Ah ! Nous y voilà ! Un beau mot. Vous aimez les mots, vous aussi ? N'est-ce pas ? J'savais bien qu'on avait quelque chose en commun. Les mots. Vous avez les vôtres. Professionnels. Et privés. Pas les mêmes. Vous avez des mots pour comprendre, pour séduire, pour avoir la paix, pour baiser, pour vous protéger, vous mettre en valeur, ne pas vous fâcher avec votre banquier, pour condamner, fustiger, faire valoir votre noblesse d'esprit, cacher votre rigidité œcuménique. Z'allez à la messe tous les dimanches, mais z'êtes pas croyant pour deux sous, c'est inscrit sur votre figure. Si patricienne qu'elle soit, elle laisse le jésuite transparaître. Un p'tit subjonctif pour la route... Pour le plaisir de la conversation.

– Revenons aux mots.

– Par de belles déclarations couvrant de mauvais prétextes, on a déclenché des guerres qui ont engendré des génocides. Louables intentions et ferveurs patriotes sont de redoutables ingrédients. Explosifs ! Ah ! Le pouvoir des mots sur les masses laborieuses. Ou dévotes. A chaque élection, les macs de la République ressortent les sempiternels thèmes prometteurs, se la jouent à coups de vocables ronflants et habillent Marianne en catin. Paroles,

paroles... *Promesses de lendemains meilleurs. Des mots, toujours des maux.*

– *Les mots vous obsèdent ?*

– *Ils nous différencient des animaux, non ? Le mot est le propre de l'homme et non point le rire, n'en déplaît à Bergson.*

– *Vous en faites grand cas...*

– *Oh, je sais rester à ma place. J'ai vite appris à les utiliser avec parcimonie – un ami corse – et avec bon escient – un ami arménien.*

– *Très drôle.*

– *Pas pu m'empêcher.*

Pascal de Saintoge déploya ses longues jambes pour se décontracter, mit ses mains derrière la nuque en croisant les doigts et, d'une petite rotation rapide – droite-gauche – de la tête, se débarrassa des scories qui pouvaient interférer sur une analyse objective de la situation. A savoir les digressions de son client. Il remit en place sur ses épaules sa veste *Burton of London* et se pencha en avant. Décidé à aller vers l'essentiel.

– *Les mots d'un côté. Votre femme de l'autre.*

– *Exact.*

– ...

– *Vous voulez que je vous en cause ?*

– ...

– *Comme j'veus l'ai déjà dit, j'suis là pour répondre à vos questions. Si vous en posez pas...*

– *Vous vous êtes servi des mots ?*

– *Oui.*

– *Lesquels ?*

– *Il a fallu que je les recense, les sélectionne, les apprivoise, que je me les mette en bouche ensuite. C'est tout un art, mine de rien.*

– ...

– *J'veis vous mettre, comme qui dirait, au parfum. Z'avez lu Süskind⁵ ? Évidemment. J'vois pas pourquoi je pose la question.*

Jean-Jacques Baudroux se pencha en avant, lui aussi. Avec la gourmandise du pilier qui rentre en mêlée, décidé à aller « à la corne » pour en finir. Les deux hommes étaient proches l'un de l'autre et une sorte d'intimité s'était installée renversant les barrières sociales, faisant fondre le vernis des certitudes de classe.

Reliés l'un à l'autre par un fil invisible, ils se comprenaient, n'avaient pas besoin d'infléchir le ton ou de hausser la voix, de moduler questions et réponses. Ils parlaient d'évidence.

– *Süskind s'est servi du parfum comme d'une arme mortelle. Moi des mots, tout simplement. Un travail d'orfèvre.*

– *Que des mots ?*

– *Que des mots. Rien d'autre. Parole...*

– *Ces mots...*

– *Pas n'importe lesquels. Je les voulais tout à la fois ronds, d'apparence inoffensive, et durs, acérés dès qu'on enlève l'emballage protecteur sous lequel ils se tapissaient. Voyez-vous, il y a des mots pour tout. Encore faut-il les utiliser convenablement. Comme les*

⁵ Écrivain allemand, Patrick Süskind est l'auteur de « Das Parfum » – « Histoire d'un meurtrier ». (Éditions Fayard. 1987).

joueurs de rugby sur le terrain ou les pions aux échecs, chacun a sa mission, ses déplacements propres, son boulot à faire tout en se fondant dans la stratégie d'ensemble. Il y a des mots canons, des mots flèches, des mots mitrilles, des mots voltigeurs. Ensuite il y a le ton, la mise en musique. Pas la peine de les crier, de les jeter à la figure de l'autre. C'est la dispute, la scène de ménage assurée. Un mot en appelle un autre, on s'échauffe, la violence affleure avant d'exploser, les défenses s'activent sous le flot des imprécations et des anathèmes. De surcroît, au détour d'une répartie bien sentie, d'une saillie vengeresse, vous courez le risque d'être blessé. Pas très intelligente comme tactique. Basique.

— ...

— Non, la meilleure manière de jouer ses mots c'est de les lâcher doucement, d'une voix suave, de les énoncer et non pas de les asséner, de les présenter comme un truisme de façon un tant soit peu méprisante. Mais pas trop. De les accompagner d'un soupir douloureux et charitable au lieu d'un ricanement sarcastique. Le mot doit être enrobé, le miel en cache l'amertume. Il doit devenir poison, s'insinuer dans l'esprit de l'autre et, seulement quand il a franchi le barrage des défenses immunitaires, provoquer la déflagration. Celle qui vous sape d'autant plus le moral que vous ne l'avez pas vue venir. Instillant le doute, paralysant le sens commun, le mot devient l'ennemi intérieur. L'agent infiltré... Je suis partout...

— Ces mots, vous les rattachez à des thèmes, des concepts ?

— Bien sûr. Mais pas très nombreux. Il vaut mieux pilonner les positions que de partir dans des

offensives tous azimuts, éviter la déperdition d'énergie. Par exemple, une de mes cibles préférées était sa mère, celle que je surnommait La Sardine et qu'elle tenait pour sa Madone.

– La Sardine ?

– Ouais, la femme du vieux Dominici. L'affaire Dominici, vous vous souvenez ?

– L'assassinat sauvage de touristes anglais qui a défrayé la chronique dans les années cinquante ?

– Sa mère avait le même regard que la vieille peau : froid, bleu délavé, inexpressif. Un regard de vipère habité par la méchanceté pure. Qui confinait à la folie. Une sorcière qui savait tout des turpitudes du clan mais protégeait sa nichée animale. Comme La Sardine, sa mère a couvert l'innommable : le père et les fils, pédophiles irrécupérables. Sur un ton peiné et doux, teinté d'impuissance devant tant d'ignominies, je laissais entendre que son silence la rendait complice, je ne cessais de souligner ses ressemblances avec la matrice-salope. Petit à petit, l'idée s'est installée dans son cerveau, a germé. Le doute sur ses qualités de mère a grandi. Sa vie ne lui est plus apparue que comme la résultante d'une faute originelle. Il me suffisait, dès lors, de laisser tomber un « Comme ta mère... » à propos d'un fait divers rapporté au journal télévisé pour la voir se tasser imperceptiblement, encaissant le coup. Moi, je savais bien que c'était un tsunami qui la secouait intérieurement. Un cancer dont elle ne pouvait se défaire lui rongerait désormais les neurones. La dépression s'installait. Lentement. Inexorablement. Les médicaments et les psys ont parachevé le travail. Le temps a fait son œuvre.

– Combien ?

– Deux ans. Déprimés à répétitions, hospitalisations, cachets pour dormir, antidépresseurs, mais une seule tentative de suicide avant la bonne, la dernière, celle qui vous préoccupe... Bref, la chronique d'une mort annoncée.

– Vos enfants n'ont rien vu ? Rien fait ?

– Tout ce qu'ils auraient été capables d'imaginer, c'est de recourir à une consultation du Dr House. Autant pisser dans un violon.

– Vous l'avez tuée à petit feu. Sciemment. Méthodiquement.

– Comme vous y allez ! Et, d'abord, je vous fais remarquer que pour qu'il y ait crime, il faut une arme que vous puissiez produire devant une cour. Pièce à conviction avec des empreintes et tout le toutim. Et, là, il n'y a rien. Allez donc enfermer des mots dans un sac en plastique. Les mots sont libres comme l'air, à peine prononcés ils se dissolvent dans l'espace et le temps. Ils ne sont que mirages, leurres, chimères... Essayer donc de les attraper. De les faire parler. Êtes-vous capable de faire parler les mots ? De les faire témoigner à charge ? J vous demande.

– N'empêche que vous êtes bel et bien un assassin. Certes, hors du commun, je vous le concède, mais un meurtrier au premier degré avec préméditation.

– Prouvez-le !

– Comme je suppose que vous allez nier en bloc tout ce que vous...

– Vous supposez bien... Monsieur le Juge d'Instruction.

– Je ne vois pas la nécessité de vous poursuivre dans cette affaire...

– Moi, non plus !